

La liberté dans les lettres de Schiller sur l'éducation esthétique

01.12.1996

Par Sylvain Coiplet

Table des matières

La liberté dans les lettres de Schiller sur l'éducation esthétique.....	1
De l'éducation esthétique à l'éducation politique...2	
Existence successive ou parallèle des trois états...3	
Succession et coexistence des trois états.....5	
La liberté comme pulsion esthétique et politique..7	
De la liberté morale à la liberté esthétique.....8	
De la liberté esthétique à la liberté politique.....9	
Annexe : Une petite correspondance politique....11	
Lettre de Schiller à Humboldt.....11	
Lettre de Humboldt à Schiller.....13	
Bibliographie.....15	

De l'éducation esthétique à l'éducation politique

Dans son recueil de lettres, *Sur l'éducation esthétique de l'humain*, Schiller n'aborde la politique que dans la première et la dernière lettre. Jusqu'à la huitième, il s'efforce de justifier auprès de ses contemporains son choix de se consacrer à l'esthétique plutôt qu'à la politique. Il semble vouloir simplement en finir avec ce sujet. Dans la vingt-septième lettre, il y revient, mais la série s'interrompt alors.

Cela signifie-t-il que les lettres « politiques » n'ont pas encore été écrites (Narr)? Les lettres « esthétiques » peuvent-elles au moins servir d'introduction à ces lettres politiques non disponibles? Où se laisse t-elles poursuivre?

Die Freiheit in Schillers Briefen über ästhetische Erziehung

01.12.1996

Von Sylvain Coiplet

Inhalt

Die Freiheit in Schillers Briefen über ästhetische Erziehung
Von der ästhetischen zur politischen Erziehung
Nacheinander oder Nebeneinander der drei Staaten
Nacheinander und Nebeneinander der drei Staaten
Die Freiheit als ästhetischer und politischer Trieb
Von der moralischen zur ästhetischen Freiheit
Von der ästhetischen zur politischen Freiheit
Anhang: Kleiner politischer Briefwechsel
Brief von Schiller an Humboldt
Brief von Humboldt an Schiller
Literaturverzeichnis

Von der ästhetischen zur politischen Erziehung

In der Briefsammlung Über die ästhetische Erziehung des Menschen geht Schiller nur in den ersten Briefen und in dem letzten Brief auf die Politik ein. Bis zum achten Brief versucht er gegen seine Zeit zu rechtfertigen, warum er sich mit Ästhetik, statt mit Politik beschäftigen will. Ihm scheint es also nur darum zu gehen, mit dem Thema Politik «fertig» zu werden. Im siebenundzwanzigsten Brief kehrt er zwar zur Politik zurück, aber mit ihm brechen auch die Briefe ab.

Heißt es, daß die «politischen» Briefe noch gar nicht geschrieben worden sind (Narr)? Sind aber die «ästhetischen» Briefe wenigstens brauchbar als Einleitung zu diesen nicht-vorhandenen politischen Briefen? Wo lassen sie sich weiterführen?



Faut-il commencer par la dernière lettre, où Schiller ne parle plus de pulsion de substance, de pulsion ludique/de jeu ni de pulsion formelle, mais plutôt d'état naturel/de nature, d'état esthétique et d'état synthétiquement rationnel/de raison synthétique ? Ou devrait-on ignorer cette dernière lettre parce qu'ici Schiller n'a réussi pas le saut à la politique (Krippendorff) ? J'aimerais remonter plus loin et commencer déjà par la treizième lettre. Une lettre plutôt abstraite et incidente à côté de la chose (Krippendorff). Mais, je crois, seulement en apparence abstraite et incidente. Et de plus, elle se prête bien à une transformation en lettre politique. Peut-être tout de suite parce qu'elle ne va pas encore trop fort sur des exemples esthétiques, mais reste purement méthodologique. Le saut au politique n'est pas encore si grand.

Existence successive ou parallèle des trois états

Dans les premières lettres, Schiller distingue l'état de nature et l'état de raison synthétique. Il voit le problème dans le fait que l'ancien état de nature s'est effondré avant que le futur état de raison synthétique ne se soit suffisamment développé. Un stade intermédiaire, un médiateur politique, un État intermédiaire fait défaut pour atteindre l'idéal de l'état de raison synthétique (cf. Schiller 1991, 7-10).

Schiller délaisse alors le champ politique et se tourne vers l'esthétique, mais il y identifie également deux directions opposées : la pulsion de substance et la pulsion de forme (cf. 45-49). La similitude entre les deux états est frappante : la pulsion de substance correspond clairement à l'état de nature, et la pulsion de forme à l'état de raison synthétique. Schiller recherche donc un médiateur

Soll man gleich beim letzten Brief ansetzen, wo Schiller nicht mehr von Stofftrieb, Spieltrieb und Formtrieb, sondern von Naturstaat, ästhetischem Staat und Vernunftstaat spricht? Oder soll man gerade von diesem letzten Brief absehen, weil Schiller hier der Sprung zur Politik nicht gelingt (Krippendorff)? Ich möchte lieber weiter zurückgreifen und schon beim dreizehnten Brief ansetzen. Ein ziemlich abstrakter und nebensächlicher Brief (Krippendorff). Aber, ich glaube, nur scheinbar abstrakt und nebensächlich. Und noch dazu gut geeignet, zu einem politischen Brief umgestaltet zu werden. Vielleicht gerade deswegen, weil er noch nicht zu stark auf ästhetische Beispiele eingeht, sondern rein methodisch bleibt. Der Sprung zur Politik ist noch nicht so groß.

Nacheinander oder Nebeneinander der drei Staaten

In den ersten Briefen unterscheidet Schiller zwischen Naturstaat und Vernunftstaat. Das Problem sieht er darin, daß der alte Naturstaat zusammengebrochen ist, bevor sich der zukünftige Vernunftstaat ausreichend ausgebildet hat. Es fehlt eine Zwischenstufe, ein politischer Vermittler, ein Zwischenstaat, um das Ideal des Vernunftstaates erreichen zu können (vgl. Schiller 1991, 7-10).

Schiller verläßt dann das politische Feld und läuft zur Ästhetik über, macht aber dort auch zwei gegensätzliche Richtungen aus: Den Stofftrieb und den Formtrieb (vgl. 45-49). Die Ähnlichkeit zu den beiden Staaten ist frappierend: Der Stofftrieb entspricht eindeutig dem Naturstaat und der Formtrieb dem Vernunftstaat. Schiller sucht daher nach einem ästhetischen Vermittler, einem



esthétique, une pulsion intermédiaire (cf. 55-58). Cependant, c'est là aussi que s'arrêtent les similitudes entre politique et esthétique.

Les États se succèdent/dissolvent au fil du/dans le temps ; il doit seulement être pris soin qu'aucune lacune/discontinuité n'apparaisse. Il en va autrement des pulsions : elles ne devraient pas se succéder/se dissoudre l'une l'autre, mais se compléter. Elles devraient agir simultanément, et non pas seulement temporairement. La question esthétique n'est donc pas d'éviter les discontinuités temporelles entre pulsions opposées, mais d'éviter leur confrontation/collisions : c'est tout de suite le sujet de la treizième lettre (cf. 49-55).

La pulsion de substance et la pulsion formelle se contredisent certes, mais elles cessent d'interférer dès lors qu'elles ne se réfèrent plus au même objet. Chaque pulsion doit avoir son propre domaine où elle peut se déployer pleinement sans contradiction. À côté de cela, l'autre pulsion agit/règne et vient aussi à l'accomplissement (cf. 49). La tâche de la culture est de délimiter les domaines l'un de l'autre (cf. 50-51).

Ce pourrait aussi être la tâche de la politique. Pourquoi la politique ne consisterait-elle pas à identifier les pulsions politiques et à leur assigner leurs « domaines » respectifs où elles peuvent s'exprimer pleinement, sans perturber/gêner les autres pulsions politiques ? Une tâche pour plus d'une lettre politique...

Succession et coexistence des trois états

Mais n'est-ce pas tout de suite ce que Schiller tente de faire dans la dernière lettre ? Il semble que l'état dynamique (état de nature) et l'état éthique (état de

Zwischentrieb (vgl. 55-58). Hier enden aber auch die Gemeinsamkeiten zwischen Politik und Ästhetik.

Die Staaten lösen sich in der Zeit ab, es muß nur dafür gesorgt werden, daß keine Lücke entsteht. Bei den Trieben sieht es aber anders aus: Sie sollen nicht einander ablösen, sondern einander ergänzen. Sie sollen gleichzeitig wirken, und dies nicht nur vorläufig. Die ästhetische Frage ist also nicht, wie man zeitliche Lücken zwischen gegensätzlichen Trieben vermeidet, sondern wie man ihre Kollision vermeidet: Das ist gerade das Thema des dreizehnten Briefes (vgl. 49-55).

Stofftrieb und Formtrieb widersprechen sich zwar, aber stören dabei einander nicht mehr, sobald sie sich nicht mehr auf das selbe Objekt beziehen. Jeder Trieb soll seinen eigenen Bereich bekommen, wo er sich voll, widerspruchlos, entfalten kann. Daneben waltet der andere Trieb und kommt auch zur Selbstverwirklichung (vgl. 49). Aufgabe der Kultur ist es, die Bereiche voneinander abzugrenzen (vgl. 50-51).

Es könnte auch die Aufgabe der Politik sein. Warum sollte die Politik nicht darin bestehen, die politischen Triebe auszumachen und ihnen ihre jeweiligen «Reiche» zuzuweisen, wo sie sich voll ausleben können, wo sie die übrigen politischen Triebe nicht stören? Eine Aufgabe für mehr als einen politischen Brief ...

Nacheinander und Nebeneinander der drei Staaten

Aber ist es nicht gerade das, was Schiller im letzten Brief versucht? Dort sieht es doch so aus, als ob der dynamische Staat (Naturstaat) und der ethische Staat



raison synthétique) soient appelés à/de-
vraient coexister avec l'état esthétique.
Matière, raisonsy thétique et beauté re-
çoivent chacune leur propre royaume/
empire. Deux royaumes existent déjà : le
domaine des forces (état de nature) et le
domaine des lois (état de raison synthé-
tique). Le « troisième » royaume, le
royaume de l'apparence, est d'abord
construit (cf. 125-126). Il y a toujours en-
core une succession/un l'un après
l'autre, quoique moins strict que dans
les premières lettres : ce qui a été de-
meure, du moins aux côtés du nouveau.
Mais l'état esthétique ne sonne-t-il pas
comme un lointaine musique future ?
Est-il nécessaire de considérer ce qui
n'existe pas encore ? Une aubaine pour
les conservateurs, qui préfèrent de
prime abord le statu quo. La seule ques-
tion est de savoir si ces conservateurs
comptent parmi les âmes sensibles qui
aspirent à cet état esthétique (cf. 128).

Pourquoi est-il si important que les trois
États ne se succèdent pas/disolvent pas
l'un l'autre, mais coexistent ? S'ils se
succèdent, cela signifie simplement que
la constitution de l'État évolue au fil du
temps. La direction de cette évolution
demeure incertaine. Après le Premier
Reich, il pourrait venir un Second Reich,
puis le désormais tristement célèbre «
Troisième Reich ». Si les trois États co-
existent simultanément, cela implique
qu'ils doivent limiter mutuellement leur
pouvoir. Il n'y a plus d'État tout-puis-
sant, mais plutôt une forme de sépara-
tion des pouvoirs. Mais s'agit-il d'une
séparation des pouvoirs au sein de
l'État, ou d'une séparation des pouvoirs
entre l'État et d'autres organisations
agissant indépendamment de lui ? Schil-
ler qualifie ces trois organisations d'«
États », ce qui rend une réponse difficile.

(Vernunftstaat) gleichzeitig bestehen
sollen mit dem ästhetischen Staat. Ma-
terie, Vernunft und Schönheit bekom-
men jeweils ihr eigenes Reich. Zwei Rei-
che sind schon vorhanden: das Reich
der Kräfte (Naturstaat) und das Reich
der Gesetze (Vernunftstaat). Das «drit-
te» Reich, das Reich des Scheins, wird
erst aufgebaut (vgl. 125-126). Es gibt im-
mer noch ein Nacheinander, wenn auch
nicht mehr so streng wie in den ersten
Briefen: Was gewesen ist, bleibt wenig-
stens neben dem Neuen bestehen. Aber
klingt nicht trotzdem der ästhetische
Staat wie ferne Zukunftsmusik? Braucht
man etwas zu berücksichtigen, was es
noch gar nicht gibt? Ein gefundenes
Fressen für Konservative, die zunächst
lieber alles beim Alten lassen wollen. Es
fragt sich nur, ob diese Konservativen
zu den feingestimmten Seelen gerech-
net werden können, die ein Bedürfnis
nach diesem ästhetischen Staat haben
(vgl. 128).

Warum ist es so wichtig, daß die drei
Staaten nicht einander ablösen, sondern
nebeneinander bestehen bleiben? Wenn
sie sich ablösen, so heißt er nur, daß die
Staatsverfassung sich mit der Zeit ändert.
Wohin bleibt unklar. Nach dem Ersten
Reich kann das Zweite Reich kommen,
und endlich das heute berüchtigt klingen-
de «Dritte Reich». Bestehen die drei Staa-
ten gleichzeitig nebeneinander, so heißt
es, daß sie sich einschränken müssen. Es
gibt keinen allmächtigen Staat mehr, son-
dern eine Art Gewaltenteilung. Ist es aber
eine Gewaltenteilung innerhalb des Staa-
tes, oder eine Gewaltenteilung zwischen
dem Staat und anderen Organisationen,
die von ihm unabhängig agieren. Schiller
nennt sie alle drei Organisationen «Staa-
ten», so daß eine Antwort schwierig ist.



Humboldt dans ses idées sur une tentative de définir les limites de l'efficacité de l'État (cf. Humboldt 1982) est déjà plus explicite. Schiller avait accès à cet ouvrage lorsqu'il écrivait ses Lettres esthétiques. Il était même parmi les rares à l'avoir lu intégralement à cette époque. D'autres ne pouvaient lire que les passages publiés par Schiller lui-même. Humboldt aborde d'emblée la question de la séparation des pouvoirs à l'intérieur de l'État. Il est manifestement soucieux de limiter sa sphère d'influence/son domaine de puissance. Dans un écrit antérieur, qu'il ne fait ici que développer, il affirme déjà : « Le principe selon lequel le gouvernement doit assurer le bonheur et le bien-être, tant physique que moral, de la nation est le pire et le plus oppressif despotisme » (cf. 211). Son État résiduel devrait donc déléguer ces deux tâches. L'état naturel (bien-être physique) et l'état rationnel synthétique (bien-être moral) ne sont donc pas des « États » à proprement parler, car ils périraient dans de telles conditions. Je me demande simplement si Humboldt reconnaissait son état résiduel dans l'état esthétique de Schiller. Cela ne m'a réussi pas. Si l'état résiduel de Humboldt est autorisé à contraindre, et lui seul, l'état esthétique de Schiller accorde la liberté, et lui seul.

La liberté comme pulsion esthétique et politique

La question de savoir si les trois états de Schiller sont de véritables états demeure pour moi obscure, car on ne peut extrapoler de Humboldt à Schiller. Il est clair, du moins, qu'ils n'apparaissent pas simultanément, mais plutôt séquentiellement, à l'instar des trois pulsions (cf. Schiller 1991, 81-82), et qu'ils persistent ensuite. La confusion réapparaît cependant lorsqu'on s'interroge sur l'ordre

Humboldt wird in seinen Ideen zu einem Versuch die Grenzen der Wirksamkeit des Staats zu bestimmen (vgl. Humboldt 1982) schon deutlicher. Dieser Versuch Humboldts lag Schiller vor, als er seine ästhetischen Briefe schrieb. Er war sogar einer der wenigen Menschen, die ihn schon damals ganz gelesen haben. Die anderen konnten nur die Teile lesen, die Schiller selbst veröffentlicht hat. Humboldt verliert keine Zeit mit der Frage einer Gewaltenteilung innerhalb des Staates. Ihm geht es eindeutig um eine Beschränkung seines Machtbereiches. In einer früheren Schrift von ihm, die er hier nur ausführt, heißt es schon dazu: « das Prinzip, daß die Regierung für das Glück und Wohl, das physische und das moralische der Nation sorgen müsse, sei der ärgste und drückendste Despotismus » (vg. 211). Sein Reststaat soll also diese beiden Aufgaben delegieren. Der Naturstaat (physisches Wohl) und der Vernunftstaat (moralisches Wohl) sind also gar keine « Staaten », weil sie daran zugrunde gehen würden. Ich frage mich nur, ob Humboldt seinen Reststaat im ästhetischen Staat von Schiller wiedererkannt hat. Mir gelingt es nicht. Während der Reststaat bei Humboldt zwingen darf und nur er, läßt der schillersche ästhetische Staat frei und nur er.

Die Freiheit als ästhetischer und politischer Trieb

Ob die drei Staaten von Schiller echte Staaten sind oder nicht, bleibt mir also unklar, weil nicht von Humboldt auf Schiller geschlossen werden kann. Klar ist wenigstens, daß sie nicht alle gleichzeitig, sondern erst nacheinander entstehen, genauso wie die drei Triebe (vgl. Schiller 1991, 81-82) und dann bestehen bleiben. Das Verwirrspiel fängt aber gleich wieder an, wenn man sich fragt,



d'apparition de ces états.

Dans les premières lettres, l'état naturel est censé apparaître en premier, suivi de l'état intermédiaire encore à rechercher, et enfin de l'état de raison synthétique (cf. 7-10). Dans la dernière lettre, l'état intermédiaire trouvé, l'état esthétique, devrait venir en dernière place (cf. 125-126).

Schiller a notamment entretemps montré que tout d'abord la pulsion de substance, alors la pulsion de forme, ont émergé : elles ont été complétées plus tard par la pulsion ludique (cf. 81-82). Ce qui était initialement conçu comme une simple étape transitoire devient-il secrètement le but ultime (le fou/Narr) ? Où se situe le but politique ultime de Schiller : dans l'état de raison synthétique ou dans l'état esthétique ?

Cette question est déjà importante. Le royaume des forces et le royaume des lois sont tous deux des domaines de contrainte, mais le domaine de l'apparence est le seul domaine de liberté, du moins dans la vingt-septième lettre. Schiller vise-t-il la contrainte ou la liberté ? Il est assez étrange qu'il faille se poser cette question. Schiller ne vise-t-il pas clairement la liberté ?

De la liberté morale à la liberté esthétique

Le problème, je crois, est pendant avec ce que, dans ces lettres, Schiller développe sa propre conception de la liberté, tout en laissant exister à côté une autre liberté, « étrangère ». Il découvre une liberté esthétique qui maintient un équilibre entre deux extrêmes (cf. 58 : là encore sous le nom de couverture de « hasard » ; 80 : « liberté », cette fois sans couverture). Mais avec cette « liberté »

in welcher Reihenfolge die Staaten auftreten sollen.

In den ersten Briefen soll erst der Naturstaat, dann der noch gesuchte Zwischenstaat und zuletzt der Vernunftstaat auftreten (vgl. 7-10). Im letzten Brief soll der gefundene Zwischenstaat, der ästhetische Staat an letzter Stelle kommen (vgl. 125-126).

Schiller hat nämlich in-
zwischen gezeigt, daß zunächst der Stofftrieb, dann der Formtrieb aufgetreten sind: Später wurden sie durch den Spieltrieb ergänzt (vgl. 81-82). Wird das, was anfangs bloß als Übergangsstadium gemeint war, heimlich zum Endziel (Narr)? Wo liegt das politische Endziel von Schiller: Beim Vernunftstaat oder beim ästhetischen Staat?

Schiller hat nämlich inzwischen gezeigt, daß zunächst der Stofftrieb, dann der Formtrieb aufgetreten sind: Später wurden sie durch den Spieltrieb ergänzt (vgl. 81-82). Wird das, was anfangs bloß als Übergangsstadium gemeint war, heimlich zum Endziel (Narr)? Wo liegt das politische Endziel von Schiller: Beim Vernunftstaat oder beim ästhetischen Staat?

Diese Frage ist schon wichtig. Das Reich der Kräfte und das Reich der Gesetze sind beide Reiche des Zwangs, das Reich des Scheins ist aber das einzige Reich der Freiheit, wenigstens im siebenundzwanzigsten Brief. Will Schiller auf Zwang oder auf Freiheit hinaus? Schon seltsam, daß man sich diese Frage stellen muß. Will Schiller nicht eindeutig auf Freiheit hinaus?

Von der moralischen zur ästhetischen Freiheit

Das Problem hängt, glaube ich, damit zusammen, daß Schiller in diesen Briefen seine eigene Auffassung von Freiheit entwickelt, aber daneben eine andere «fremde» Freiheit bestehen läßt. Er entdeckt eine ästhetische Freiheit, die sich in einem Gleichgewicht zwischen zwei Extremen hält (vgl. 58: dort noch unter dem Decknamen «Zufälligkeit»; 80: «Freiheit» diesmal ohne Deckung). Aber



morale unilatérale à la Kant, il parle toujours encore de « liberté », alors même qu'elle ne s'est affranchie que de la matière et place quand même les humains sous contrainte, notamment sous contrainte morale (cf. 43 : désignée là comme « personne » ; 109-110 : comme « liberté morale »). Dans la vingt-sixième lettre, soit l'avant-dernière, il s'attache encore à démontrer que l'état d'esprit/d'âme esthétique (libre) n'est pas la liberté (morale), parce que cette liberté surgit d'abord d'elle (cf. 110-111). Combien cette « liberté » morale est en réalité dénuée de liberté, cela il l'a lui-même déjà démontré depuis longtemps ! Chaque fois que le mot « liberté » est dans les lettres, on doit toujours se demander quelle liberté : la vieille liberté kantienne ou la nouvelle liberté schillérienne ?

Schiller aspire à la liberté, mais laquelle de ces deux libertés ? Parle-t-il de sa liberté esthétique ou de la liberté morale kantienne ? Je suis enclin à laisser le dernier mot à Schiller, à laisser s'exprimer sa propre liberté. Dans sa dernière lettre, l'état rationnel synthétique est clairement une forme de coercition (cf. p. 125), et s'il est formulé différemment dans la lettre précédente, c'est uniquement parce que le chemin vers cette vue est difficile pour lui. Et peut-être pas seulement pour lui.

De la liberté esthétique à la liberté politique

Si tel est le cas, alors le « but ultime » politique est lui aussi clair : parvenir à la liberté par le biais de l'état esthétique. Et voici la déception politique. J'étais auparavant enthousiaste quant à l'idée de Schiller de préserver les pulsions opposées de leur conflit en assignant à chacune son propre « royaume ». Quel domaine, alors, appartient à la liberté,

bei der einseitigen moralischen «Freiheit» à la Kant spricht er immer noch von «Freiheit», obwohl sie sich nur von der Materie befreit hat und doch den Menschen unter Zwang setzt, nämlich unter moralischem Zwang (vgl. 43: dort als «Person» bezeichnet; 109-110: als «moralische Freiheit»). Im sechsundzwanzigsten, das heißt im vorletzten Brief, ist er immer noch damit beschäftigt zu zeigen, daß die (freie) ästhetische Stimmung nicht die (moralische) Freiheit ist, weil diese Freiheit erst aus ihr entspringt (vgl. 110-111). Wie unfrei diese moralische «Freiheit» ist, das hat er doch schon längst selbst gezeigt! Wenn in den Briefen «Freiheit» steht, muß man sich immer fragen welche Freiheit: Die alte kantische, oder die neue schillersche Freiheit?

Schiller will auf die Freiheit hinaus, aber auf welche dieser beiden Freiheiten? Meint er seine ästhetische Freiheit oder die moralische Freiheit von Kant? Ich neige dazu, Schiller «das letzte Wort» zu lassen, seine eigene Freiheit sprechen zu lassen. In seinem letzten Brief ist der Vernunftstaat eindeutig Zwang (vgl. 125), und wenn es noch im vorigen Brief anders steht, dann nur deswegen, weil ihm der Weg zu dieser Einsicht schwierig ist. Und vielleicht nicht nur ihm.

Von der ästhetischen zur politischen Freiheit

Wenn dem so ist, dann ist auch das politische «Endziel» klar: Richtung Freiheit via den ästhetischen Staat. Und nun kommt die politische Enttäuschung. Ich war vorhin vom Einfall Schillers begeistert, gegensätzliche Triebe dadurch vor der Kollision zu retten, daß ihnen jeweils ein eigenes «Reich» zugewiesen wird. Welches Reich kommt nun der



où peut-elle s'exprimer pleinement ? Exclusivement dans le domaine des apparences (cf. 125) !

La liberté elle-même ne devient-elle alors qu'une simple illusion/pure apparence ? Peut-être, mais que signifie précisément « apparence » pour Schiller ? Est-elle synonyme d'utopie (Binger) ? Puisque Schiller aborde à nouveau la politique, on est tenté d'oublier tout ce qu'il a précédemment développé sur l'esthétique. L'apparence n'est ni simplement forme ni simplement matière : là où elle prévaut, la forme a déjà commencé, mais la matière n'a pas encore cessé (cf. 127). Apparence n'est pas la même chose qu'une idée ou un idéal. L'apparence est plus rafraîchissante que la lumière ; elle est convivialité (cf. 126), conversation. Ce que Schiller souhaite développer, c'est la libre conversation, comme voie de libération de la pensée. Alors, la lumière, la vérité, ne paralysent plus, car on a trouvé la véritable porte d'entrée vers la connaissance : l'art (cf. Schiller 1992, 202). Cette voie n'est pas une utopie ; elle n'est pas seulement désirée par beaucoup, mais déjà empruntée par certains (cf. Schiller 1991, 128).

Mais quel rapport cette sociabilité a-t-elle encore à faire avec la politique ? N'est-elle que le fruit d'un frustrant « jeu » avec des mots lorsque Schiller parle d'un « état » esthétique ? L'État réel est-il réellement limité par cet état pour le moins demi-idéaliste ? Que lui importent les conversations libres si elles ne tournent qu'autour de l'esthétique ? Faut-elles cela ? On ne peut certainement pas en dire autant de la conversation entre Schiller et Humboldt. Lorsque l'État prussien a entravé la libre diffusion de la contribution de Humboldt [1], il en connaissait déjà les raisons. Et les lettres esthétiques n'ont probablement échappé à la censure que

liberté zu, wo darf sie sich voll ausleben? Ausschließlich im Reich des Scheines (vgl. 125) !

Gerät damit nicht die Freiheit selbst zum bloßen Schein? Vielleicht, aber was heißt eigentlich Schein bei Schiller? Ist er mit Utopie gleichzusetzen (Binger)? Jetzt, wo Schiller wieder von Politik spricht, neigt man schnell dazu, alles zu vergessen, was er vorher bezüglich der Ästhetik herausgearbeitet hat. Der Schein ist weder bloß Form, noch bloß Materie: Wo er waltet, hat die Form schon angefangen, die Materie hat aber noch nicht aufgehört (vgl. 127). Schein ist nicht gleich Idee oder Ideal. Schein ist erquicklicher als Licht, es ist die Geselligkeit (vgl. 126), das Gespräch. Was Schiller ausbauen will, ist das freie Gespräch, als einen Weg, die eigenen Gedanken zu befreien. Dann lähmt das Licht, die Wahrheit, nicht mehr, weil man das richtige Tor zur Erkenntnis gefunden hat: Die Kunst (vgl. Schiller 1992, 202). Dieser Weg ist keine Utopie, er wird nicht nur von vielen gewünscht, sondern von einigen Menschen schon beschritten (vgl. Schiller 1991, 128).

Was hat aber diese Geselligkeit noch mit Politik zu tun? Ist es mehr als nur ein frustrierendes «Spiel» mit Worten, wenn Schiller von ihr als von einem ästhetischen «Staat» spricht? Wird der eigentliche Staat von diesem wenigstens halb idealistischen Staat überhaupt beschnitten? Was kümmern ihn die freien Gespräche, wenn sie nur über Ästhetik laufen? Tun sie das? Das kann man jedenfalls nicht vom Gespräch zwischen Schiller und Humboldt sagen. Als der preußische Staat den Beitrag Humboldts nicht frei laufen ließ [1], da wußte er schon warum. Und die ästhetischen Briefe haben sich wahrscheinlich nur durch ihre Zweideutigkeit vor dem



grâce à leur ambiguïté. Pourtant : la revendication de la liberté d'expression n'implique-t-elle pas que la politique ne doive pas en dicter le contenu, qu'elle doit reposer extérieure à son « efficacité » ? La dimension politique d'une telle revendication a été démontrée par la réaction des États allemands : les décrets de Carlsbad.

Annexe : Une petite correspondance politique

« Une tâche qui nécessiterait plus d'une lettre politique »... À plus de deux, **je** n'ai pu amener les choses. **Les informations relatives aux auteurs sont fournies sans garantie.** (et pour cause... mises en évidence du traducteur)

Lettre de Schiller à Humboldt

Je relis actuellement les lettres esthétiques. À l'époque, je me concentrais sur la liberté. Dans la dernière lettre, je n'aborde que brièvement l'égalité (cf. 126-128). Le troisième idéal, la fraternité, n'a été ajouté que bien plus tard, par la Révolution française. Je l'ai donc omis. Autrement, j'aurais peut-être remarqué que ces trois idéaux, pris ensemble, présentent une affinité particulière avec mes trois pulsions.

Il ne s'agit pas tant des pulsions individuelles que de leurs rapports mutuels. Si l'on oppose la liberté à la fraternité, une polarité apparaît, comme il en existait alors entre la pulsion formelle et la pulsion matérielle. Avec la liberté, rien n'est plus important pour moi que moi-même, tandis qu'avec la fraternité, rien n'est plus important que les autres. La pulsion de liberté et la pulsion de fraternité sont véritablement des opposés po-

Hausarrest retten können. Und doch: Heißt nicht die Forderung nach Freiheit der Gespräche, daß die Politik nicht über ihren Inhalt gebieten soll, daß sie außerhalb ihrer «Wirksamkeit» liegen? Wie politisch eine solche Forderung ist, das hat die Antwort seitens der deutschen Staaten gezeigt: Die Karlsbader Beschlüsse.

Anhang: Kleiner politischer Briefwechsel

«Eine Aufgabe für mehr als einen politischen Brief» ... Auf mehr als zwei Briefe habe ich es nicht gebracht. Die Autorenangaben sind ohne Gewähr.

Brief von Schiller an Humboldt

Zur Zeit greife ich die ästhetischen Briefe wieder auf. Damals habe ich mich auf die Freiheit konzentriert. Im letzten Brief gehe ich nur kurz auf die Gleichheit ein (vgl. 126-128). Das dritte Ideal der Brüderlichkeit ist auch erst ziemlich spät von der Französischen Revolution dazu genommen worden. Ich habe es daher rausgelassen. Sonst wäre mir vielleicht schon aufgefallen, daß sie alle drei zusammen genommen eine sonderbare Verwandtschaft mit meinen drei Trieben haben.

Dabei geht es nicht so sehr um die einzelnen Triebe, sondern vor allem um ihr Verhältnis zueinander. Stellt man die Freiheit der Brüderlichkeit gegenüber, so ergibt sich genauso eine Polarität wie damals zwischen Formtrieb und Stofftrieb. Bei der Freiheit geht mir nichts über mich, während bei der Brüderlichkeit mir nichts über die anderen geht. Freiheitstrieb und Brüderlichkeitstrieb stehen sich wirklich polar gegenüber.



lares. Dès lors, mon image de la balance, tirée de la vingtième lettre, peut s'appliquer à la politique : « Les plateaux d'une balance sont égaux lorsqu'ils sont vides ; mais ils sont aussi égaux lorsqu'ils contiennent des poids égaux (83). » Il y a ce vieil équilibre politique angoissé, cette égalité illusoire. Élevons la liberté et la fraternité vers une égalité politique plus audacieuse. L'heure est venue de jouer le jeu politique, d'affirmer la prépondérance de la mienne et de celle des autres.

Puisque plus personne ne peut nous nuire ici, et que nous n'avons plus rien à perdre, je souhaite décrire plus en détail les règles politiques du jeu. J'ai déjà dit que tous les êtres humains ne sont pas également capables : chacun diffère quant à ses « compétences individuelles/finitude privée » (126). La propriété me donne la liberté ; elle rend possible d'exercer mes capacités. Elle doit rester mienne tant que je peux la gérer au mieux des intérêts d'autrui. C'est la seule façon pour la fraternité de contrebalancer ma liberté. C'est la seule façon de parvenir à un équilibre politique, même si la propriété est inégalement répartie, c'est-à-dire selon les capacités. Si je deviens incapable ou si je meurs, je ne pourrai plus subvenir aux besoins d'autrui grâce à ma propriété. Si la fraternité disparaît, la liberté doit disparaître elle aussi : les deux plateaux doivent se vider simultanément. Ou plutôt, je dois créer une nouvelle fraternité. Je dois renoncer à mes biens en temps voulu, les confier à la personne la plus compétente, celle qui saura satisfaire pleinement les deux besoins. Ce n'est qu'ainsi que le jeu politique pourra se poursuivre...

Lettre de Humboldt à Schiller

Vos trois « pulsions politiques » m'ont

Dann läßt sich mein Bild der Wage vom zwanzigsten Brief auf die Politik anwenden: «Die Schalen einer Wage stehen gleich, wenn sie leer sind; sie stehen aber auch gleich, wenn sie gleiche Gewichte enthalten (83)». Es gibt das alte ängstliche politische Gleichgewicht, die Gleichheit der leeren Schalen. Laß uns Freiheit und Brüderlichkeit zu einer gewagteren politischen Gleichheit steigern. Es ist Zeit zum politischen Spiel, zum Übergewicht meiner und der anderen.

Da uns hier keiner mehr etwas anhaben kann und wir sowieso nichts mehr zu verlieren haben, so will ich die politischen Spielregeln näher beschreiben. Daß nicht alle Menschen gleich fähig sind, habe ich schon damals gesagt: Die Menschen unterscheiden sich bezüglich der «Privatfertigkeit» (126). Das Eigentum gibt mir Freiheit, es macht mir möglich, meine Fähigkeiten einzusetzen. Es soll mir bleiben, solange ich es zum besten Wohl der anderen verwalten kann. Nur so wiegt die Brüderlichkeit meine Freiheit auf. Nur so kommt es zu einem politischen Gleichgewicht, obwohl das Eigentum ungleich, nämlich nach den Fähigkeiten verteilt ist. Werde ich unfähig oder sterbe ich, so kann ich mit meinem Eigentum den Bedürfnissen anderer nicht mehr nachkommen. Fällt die Brüderlichkeit weg, so muß es aber auch die Freiheit: Beide Schalen müssen gleichzeitig leergeräumt werden. Oder ich muß vielmehr eine neue Brüderlichkeit herbeischaffen. Ich muß mein Eigentum rechtzeitig entäußern, dem Fähigsten übergeben, der beide Schalen gleich füllen kann. Nur so kann das politische Spiel weitergehen ...

Brief von Humboldt an Schiller

Deine drei «politischen Triebe» haben



donné à réfléchir. Ne pourrait-on pas dire de la Révolution française qu'elle a conçu ses pulsions politiques de manière trop « abstraite » ? Elle les a généralisées ; elles étaient censées s'appliquer à tout. Dans la treizième lettre, vous tentez de « concrétiser » les pulsions esthétiques, de les relier à différents « royaumes » afin qu'elles ne s'opposent pas. J'ai maintenant essayé la même chose avec vos trois pulsions politiques.

Dans ma tentative de déterminer les limites de l'efficacité de l'État, j'ai déjà rattaché l'État à la pulsion d'égalité. Pour moi, l'État est le domaine de l'égalité. Tout le reste relève de la liberté. En fait, c'est exact si l'on entend par là la liberté vis-à-vis de l'État. Mais vous avez raison concernant la polarité entre liberté et fraternité. La liberté est une liberté vis-à-vis de l'État et elle est dirigée vers l'individu, ce qui fait de lui un individu en premier lieu. La fraternité exige également une liberté vis-à-vis de l'État, mais elle est dirigée vers le monde, vers tous les autres êtres humains. Je n'avais pas perçu cette différence car mon souci principal était d'extraire l'essence de ce qui restait de mon « État ». Et lorsque j'écrivais alors, la fraternité n'était même pas un sujet de discussion en France.

Si l'on parle de liberté et de fraternité comme dans votre dernière lettre, alors l'individu devient le royaume de la liberté et le monde le royaume de la fraternité. Mais avec cela je ne suis pas encore à la fin de mes pensées. J'ai nié à l'État la possibilité d'assurer le bien-être moral et physique des individus. Aujourd'hui, je déclarerais simplement que le bien-être moral relève du royaume de la liberté et le bien-être physique du royaume de la fraternité.

mir zu denken gegeben. Kann man nicht von der Französischen Revolution sagen, daß sie ihre politischen Triebe zu «abstrakt» gedacht hat? Sie hat sie verallgemeinert, sie sollten für alles gelten. Im dreizehnten Brief versuchst du die ästhetischen Triebe zu «konkretisieren», sie auf unterschiedliche «Reiche» zu beziehen, damit sie nicht kollidieren. Nun habe ich dasselbe mit deinen drei politischen Trieben versucht.

In meinem Versuch, die Grenzen der Wirksamkeit des Staates zu bestimmen, da habe ich schon damals den Staat dem Gleichheitstrieb zugeordnet. Der Staat ist mir das Reich der Gleichheit. Alles andere ist mir Freiheit gewesen. Eigentlich stimmt es schon, wenn man darunter Freiheit vom Staat meint. Aber du hast schon Recht mit der Polarität zwischen Freiheit und Brüderlichkeit. Die Freiheit ist Freiheit vom Staat und richtet sich dabei auf den Einzelnen, macht ihn erst zum Einzelnen. Die Brüderlichkeit braucht auch die Freiheit vom Staat, richtet sich aber auf die Welt, auf alle anderen Menschen. Der Unterschied ist mir so nicht aufgefallen, weil es mir vor allem darum gegangen ist, meinen «Reststaat» herauszuschälen. Und als ich damals geschrieben habe, da ist in Frankreich von Brüderlichkeit überhaupt noch keine Rede gewesen.

Wenn du von der Freiheit und Brüderlichkeit so sprichst, wie in deinem letzten Brief, dann wird das Individuum zum Reich der Freiheit und die Welt zum Reich der Brüderlichkeit. Damit bin ich aber noch nicht ganz ans Ende meiner Gedanken gekommen. Dem Staat habe ich die Möglichkeit abgesprochen, für das moralische und physische Wohl der Menschen sorgen zu können. Heute würde ich einfach das moralische Wohl zum Reich der Freiheit und das physis-



Bibliographie

Wolfgang Goethe : [Le Conte du serpent vert et du lys blanc](#) (1795)

Wilhelm von Humboldt (1982) : [Idées pour une tentative de détermination des limites de l'efficacité de l'État](#) (1792), Stuttgart (Reclam)

Edmund Jacoby (1986) : Goethe, Schiller et Hölderlin, dans : Manuel des idées politiques de Piper, éd. Fetscher I. / Münkler H., vol. 4, Munich-Zurich, p. 127-151

(À noter : l'accent est mis sur l'affinité entre les lettres esthétiques de Schiller et l'essai de Humboldt sur les limites de l'État.)

Friedrich Schiller (1991) : [De l'éducation esthétique de l'homme](#) (1795), Stuttgart (Reclam)

Friedrich Schiller (1992) : Poèmes complets, Francfort-sur-le-Main - Leipzig

Rudolf Steiner (1976) : [Points clés de la question sociale dans Les nécessités de la vie présente et future](#) (1919), Dornach

(Son approche d'un trimembrement social donne l'inspiration pour la correspondance politique de l'annexe.)

[1] Ses « Idées pour une tentative de détermination des limites de l'efficacité de l'État » ne furent publiées intégralement qu'en 1851, en raison de la censure prussienne.

Literaturverzeichnis

Wolfgang Goethe: Das Märchen von der grünen Schlange und der weißen Lilie (1795)

Wilhelm von Humboldt (1982): Ideen zu einem Versuch die Grenzen der Wirksamkeit des Staats zu bestimmen (1792), Stuttgart (Reclam)

Edmund Jacoby (1986): Goethe, Schiller und Hölderlin, in: Pipers Handbuch der politischen Ideen, Hg. Fetscher I. / Münkler H., Bd.4, München-Zürich, 127-151

(Interessant wegen der Betonung der Verwandtschaft zwischen den ästhetischen Briefen Schillers und dem Versuch Humboldts über die Grenzen des Staates)

Friedrich Schiller (1991): Über die ästhetische Erziehung des Menschen (1795), Stuttgart (Reclam)

Friedrich Schiller (1992): Sämtliche Gedichte, Frankfurt/Main - Leipzig

Rudolf Steiner (1976): Kernpunkte der sozialen Frage in den Lebensnotwendigkeiten der Gegenwart und Zukunft (1919), Dornach

(Sein Ansatz einer sozialen Dreigliederung gibt die Inspirationsquelle für den politischen Briefwechsel des Anhangs)

[1] Seine «Ideen zu einem Versuch die Grenzen der Wirksamkeit des Staates zu bestimmen» wurden erst 1851 vollständig veröffentlicht, da die preußische Zensur sich quergelegt hatte.

